Une lecture résolument subjective de *PITOU et autres récits de Henri de Meeûs* par Michel Monnerie

°°° **juin 2020**

Licencié ès Lettres classiques, titulaire de la Maîtrise "Lettres classiques" , écrivain français né en 1941 dans la Manche, Michel Monnerie a enseigné les lettres classiques au lycée Ambroise-Paré à Laval (France). Son goût pour les langues anciennes le conduit très naturellement à s'intéresser aujourd'hui à l'hébreu biblique, dans la perspective passionnante d'une meilleure lecture des textes qui nous ont été transmis.

Bibliographie : *La dramaturgie catholique de Henry de Montherlant / La tentation du christianisme "pris au sérieux"*, Séguier, 2009

°°°°°°°

Donner un sous-titre à chacun des récits qui composent ce recueil n'a pas été pour moi un exercice toujours aisé. Au cours de ma lecture, que l'étymologie m'autorisera à concevoir comme une « cueillette », je découvrais dans chaque nouvelle une telle multiplicité de thèmes que mon sous-titre, dès que j'essayais de le formuler, se révélait excessivement réducteur ; à force d'élimination de tous ces sujets de réflexion qui s'offraient immanquablement à moi la page tournée, il perdait de son sens. Et c'est ainsi que j'ai été souvent à côté de la plaque, du moins je le suppose…

De même, mon compte rendu de lecture venant à la suite de mes sous-titres, sorte de « contraction de texte » censé aller à l'essentiel, m'est apparu toujours insuffisant : je constatais que ce que je retenais comme essentiel était là encore un leurre par rapport au texte qui disait plus et surtout mieux. Comment en restituer la substantifique moelle ? et en garder la saveur, impossible ! De là ma tentation de le citer assez souvent pour tenter d'en faire ressortir un peu de son sel.

Les questions qui me venaient à l'esprit lors de ma lecture, quelles étaient-elles ? Elles se réduisaient souvent et se réduisent encore à celles-ci : qui donc peut bien être responsable de tous ces dérapages si soudains, surgissant Dieu sait comment, je veux dire sans raison apparente, *dans la vie quotidienne (souvent ordinaire) de ces gens dont on ne peut pas dire qu'ils aient été frappés, eux, de quelque malignité que ce soit ? Comment est-ce possible qu'ils deviennent, et si vite, des victimes ? Des victimes oui (le récit le montre bien), mais comment diable…* des victimes totalement innocentes *? Faisons-nous justement l'avocat du diable : n'auraient-ils pas eux aussi quelque part de responsabilité dans ce qui leur arrive ? Or il semble qu'ils n'ont fait que subir, mais alors : «* pourquoi *» ? Toutes questions que me posent au bout du compte ces Nouvelles.*

Par ailleurs, en pratiquant cette première lecture, assez résolument subjective pour n'être pas exempte d'erreurs d'appréciation, j'ai été particulièrement attentif à l'écriture, et vraisemblablement jusqu'à l'excès[1]*, comme le montreront mes notules grammaticales abondantes… pointilleuses… que j'ai placées à la suite. À ma décharge, je dirai que des grammairiens comme les Hanse et d'autres encore me les ont suggérées ! Je les suis autant que faire se peut et sans chercher à jouer le rôle de correcteur, me satisfaisant au contraire d'interrogations là où la solution n'appartient qu'à l'auteur !*

Par ces questions sur la langue, je cède tout de même à mon goût pour l'exactitude de la pensée que rend possible, à mon sens, seule l'écriture travaillée, et la vôtre pour sa finesse appelait cette attention. Une attention aiguisée par l'âpreté de vos descriptions (abondantes) où transperce, presque à chaque ligne, l'acuité d'un regard porté sans concession sur le monde tel qu'il est. *– Le souci de la pensée juste, un Socrate ou un Platon le justifiait déjà en dénonçant la fausse « note » dans le langage. Cela dit, j'ai sans doute, du fait de ce type d'intérêt que je porte à la langue dans ce qu'elle a de plus rigoureux (la rigueur n'étant pas assimilable au purisme), quelque peu négligé par moments l'analyse de l'œuvre ; une seconde lecture reste à faire qui serait axée sur son contenu*

[1] Un jour l'abbé Michel-Marie ZANOTTI-SORKINE qui avait lu quelques notes de moi sur *Le Passeur de Dieu* me fit remarquer mon *acribie*.

principalement. Mes sous-titres comme mes résumés pourront alors être jugés assez aléatoires, et à bon droit on pourra les critiquer, voire les corriger.

On ne trouvera pas ici un commentaire littéraire, de type universitaire, de votre ouvrage, je laisse ce travail aux spécialistes. Et il me faudrait pour cela prendre le temps de quelques relectures ! Pour l'heure, mon sujet d'étude ce serait de m'intéresser en particulier aux « fins »de récit, si différentes les unes des autres dans le recueil, et sur lesquelles je m'interroge encore au moment où j'écris ces lignes.

Je me suis donc livré, pour tout dire, à un modeste exercice scolaire, qu'il me faudrait reprendre et parfaire…

****Pitou*****, ou le monde confiné.**

La société ne serait-elle faite que de « barrières », d'enfermements, de ces *claustra* qui sont des emprisonnements susceptibles d'engendrer rien de moins que des délires de persécution, comme le suggère la « fin », pour moi si surprenante, de cette nouvelle ?

C'est Pitou, le coiffeur pour dames, qui donne du fil à retordre à monsieur Gollot en proie aux difficultés de la vie sociale, épié qu'il est continûment par ceux qui l'entourent, l'enserrent finalement jusqu'à épuisement dans sa cave *« sombre comme un gouffre »*. J'ai tendance à voir là une sombre histoire : celle que cause une « société » qui manque de « solidarité », i. e. de liens qui nous paraissent alors nécessaires pour une coexistence harmonieuse.

****Mariage*****, ou cette étrange maladie.**

Les choses de la vie se passent, qui ont l'air bien insignifiantes, mais qui corrodent l'être : et le mariage va entraîner la corruption de l'individu, pire : la pourriture : des *« milliers de vers minuscules colonisent »* le corps du *marié forcé*, que les circonstances seules, comme il semble, contraignent à s'engager, i. e. à affronter l'*hippogriffe*, selon le mot de Montherlant. En effet, le jour de son mariage un curieux virus l'a gagné, qui ne le quittera pas…

****La voix*****, ou la vieille fille à l'écoute de sa seule « voix ».**

« Ma Douce, ma très Douce, je t'attendais… », c'est cette *« voix d'amour »* qui finalement fait s'effondrer celle qui a toujours refusé de répondre aux différents appels… On se fait en lisant l'idée d'une *« pauvre folle »*, qui *« jamais admirée »*, *« laide comme un péché, elle qui n'en avait jamais commis, ou de si médiocres »*, s'est peu à peu repliée sur elle-même par peur d'avoir des *« regrets »* à se reprocher.

****Poupée*****, ou comment on peut être pris dans l'engrenage de la médisance.**

Un couple (lui est colonel) attend le troisième enfant ; on voudrait un fils, c'est une fille qui naît, elle s'appelle Jacqueline (ou Jaja), surnommée « Poupée » ; la petite fille pose divers problèmes de santé, c'est son état, semble-t-il, qui lui fait dire certaines *« méchancetés »*, la petite finissant malheureusement par accuser son père d'attouchement ; le couple est devenu moins harmonieux, les absences à la caserne se font remarquer, du coup la médisance s'amplifie (nature humaine le veut). Heureusement, à la fin Poupée se rétracte. Fin apparemment heureuse ; de surcroît, Georges Maisonneuve a été retenu pour le grade de Général ! Tout de même, il l'a échappé belle… avec sa Poupée.

****Les deux sœurs*****, ou l'étiolement dans le train-train monocorde des jours étonnamment identiques.**

Une « vie » (on songe à Maupassant) très ordinaire, toutefois un peu âpre par moments, de deux sœurs qui ne se parlent plus guère. Une existence biologique… pour tout dire.

****Le petit mari*****, ou l'incurie amoureuse.**

Une mère, régulièrement giflée par un mari qui n'a pas le sou, presse sa fille de convoler avec un homme riche, Amédée, de petite taille ; lequel (*) la déçoit très vite, à tous points de vue. Difficultés

de tous ordres *« dans la grande maison des parents d'Amédée »*, où il n'y a plus de vie de couple. Survient le suicide du père d'Amédée, et le *« petit mari »* est ruiné : la mal mariée retourne à la case départ, i. e. chez ses parents : *« sans argent, avec un mari minuscule dont l'humeur était sombre »*. Puis c'est la mort accidentelle de la mère d'Amédée. On constate alors que celui-ci demeure *« inactif toute la journée »*, qu'il devient finalement *« insupportable »* pour celle qui espérait tant. L'issue ? Lui s'en va, vivant désormais seul *« dans un petit appartement »*, et arborant *« sur son veston un œillet rouge. »* Symbole de quel amour ?

(*) Un air m'est revenu, qui n'a absolument rien à voir avec cette sombre histoire :

Je voudrais un mari
Docile et sans reproches
Qui aille dans ma poche
Un vrai petit mari
Je le voudrais petit
[…]

… **« *tendre et câlin* »** Amédée ne le fut point ! Trop *petit mari* qu'il était.

****La rue Verte*, ou la cohabitation impossible entre générations.**

M^lle^ Glotz, professeur de diction, accepte de louer un étage à un étudiant soi-disant tranquille ; il vient bientôt accompagné de son cousin. Voilà une intrusion qui va bouleverser toute sa vie de retraitée : elle voit des dégâts partout. Finirait-elle *« mangée par ces deux garçons »* comme la chèvre de Monsieur Seguin fut mangée par le loup ? L'agitation de ses hôtes lui est tellement insupportable que l'on se demande par moments, et non sans raison, si elle n'est pas devenue folle.

****Le cadeau d'anniversaire*, ou les mondains hypocrites.**

Le marquis et la marquise Lisi, *« pour le dîner du cinquantième anniversaire de la marquise »* ont réuni leur monde ; beaucoup de chichis on s'en doute, la réception dure quelque temps, et leur fils unique, Livio, est attendu dans la salle à manger où le dîner commence, il a eu en principe le temps de se préparer, et pourtant *« il pénétra complètement nu dans la splendeur de cette salle où les immenses miroirs réfléchissaient son corps à l'infini. »* Et pour finir :

« Mario, Angela, qu'attendez-vous pour continuer le service », dit la marquise.

Est-ce le dîner des hypocrites ?

> J'avais sous les yeux la nouvelle intitulée *Les Hypocrites* que Paul Scarron, vers 1655, rédigea au moment où le parti dévot menait une véritable campagne de persécution morale. Une nouvelle « totalement immorale », précise la quatrième de couverture, Éd. Mille et une nuits, mai 2005 ; édition établie – avec orthographe modernisée – d'après « Les Hypocrites », in *Nouvelles tragi-comiques*, Sommavile, 1661.

****Le solitaire*, ou l'incommunicabilité entre solitaires.**

Trois ans de réclusion dans une chambre, où ce Solitaire vivotait dans d'affreuses conditions (odeurs plus que suspectes, occupations étranges, hallucinations diverses, etc.). Un jour, car on savait *« qu'il jouait aux échecs »*, on l'invite. Il sort. Ses hôtes le conduisent *« dans leur automobile »*, où chacun s'occupe on ne sait trop comment. Huit tasses (il *« eut le temps de les compter »*) : ils sont huit apparemment. Tous causent entre eux. On est dehors maintenant, on se contente de bouger, puis l'on revient pour le jeu d'échecs : quelques gestes toujours, on ne voit pas la partie qui commence… finie la sortie : *« l'unique sortie qu'il se permit au cours de ces trois années »* !

Finie ?

Voici qu'un obscurcissement du ciel se produit : les enfants de se précipiter dans leur chambre, et le solitaire de se retirer *« en sautillant sur la pelouse »*… pour retrouver enfin ses hôtes dans la voiture *« dont le moteur tournait déjà »* : les maîtres des lieux sont devenus *« invisibles »* !

Diable… que s'est-il passé ?

Le cœur perdu*. **Jusqu'où conduit l'amitié.

Arthur Desaines, 38 ans, vit encore avec sa mère, une baronne retirée dans la villa d'une amie octogénaire, M^lle^ Cécile Floor. Il vient d'écrire une lettre à son ami, Agénor Landon. Description très évocatrice (voir p. 322) de *« sa chambre de fils célibataire »*, où il est rentré. Attendant la réponse à sa lettre, il se remémore le voyage fait un jour avec lui, un voyage gâché par un incident : Agénor a été frappé dans une auberge par un Norvégien… Arrive une lettre, signée Hélène de Bessac-Landon, la sœur d'Agénor, qui annonce le décès de son frère. Maladie, suicide ? Arthur se pose beaucoup de questions, et lui qui avait été insulté, aurait tant voulu pardonner à son ami. C'est lui qui, du haut d'un rocher, se précipite…

Les sœurs Moreels*, **ou l'amour impossible.

Elles sont trois : Perpetua Moreels vit seule à Tongres (*« elle ne respirait bien que seule »*), ne visitant personne, ni ses sœurs célibataires (qui habitent à Gand) ni son frère divorcé (qui décédera à Bruxelles et elle s'arrangera *« pour ne pas apparaître à l'enterrement »*). Or, c'est chez elles que pour la Noël elle est invitée. Présentons-les : Mina est l'aînée, c'est *« une femme forte physiquement et moralement »*, on apprend qu'elle a connu et repoussé certaines avances ; c'est Lilibeth qui est la plus jeune, et *« la plus jolie des trois sœurs Moreels »*, c'est elle qui a un jour signé un contrat avec son patron (responsable d'une agence immobilière) et qui (voir p. 353) a *« connu l'amour avec un certain Bernard de Longtey, roturier »* (lui et son fils périront dans un accident d'avion). Perpetua remarque alors dans leur maison beaucoup de changements, à la vue des canapés, fauteuils, commodes Louis XV…, tout lui paraît cossu ! Quatre convives sont prévus si l'on ajoute : Henri Borst, juge aux cheveux *« gominés »*, Basil Leton, qui a perdu sa femme, et Annie, une amie, qui vient *« servir à table avec un large décolleté et une minijupe »* – le narrateur note : *« Le Concile et mai 68 n'étaient pas encore passés par là.* » Le repas est *« lent »*, plantureux un jour de réveillon, on arrive donc à la dinde, et c'est alors que les avances de Basil se précisent, il avance son genou que Perpetua sent contre le sien : sa réaction est immédiate, *« ce Basil qui joue au don Juan, misère, cela me pompe, pour qui me prend-il ? »* Elle se cabre. *« Les hommes m'agacent avec leur obsession du sexe et de la conquête féminine. »* Elle vacille, titube, se raccroche à la table *« qui tourne comme une toupie »*, et s'effondre… L'embolie pulmonaire l'a emportée. Enterrement dans la plus stricte intimité comme on dit ; un peu tristounet ; on remarquera cependant une certaine « consolation » pour Mina et Lilibeth qui héritent d'une certaine fortune à la mort d'une sœur *« qu'elles n'avaient jamais aimée et qui ne les aimait pas.* » Et… quelle fin ? Soupirants et les deux sœurs qui les avaient invités, tous tués dans un accident de voiture.

Cauchemar*. **Un environnement mortifère.

Célestin de Lamboty a trois ans quand ses parents sont morts. Il est élevé par sa tante (sœur de sa mère), M^lle^ Léa Blitz, qui engage une gouvernante, M^me^ Germaine Latassin, une femme plus sensible qui fait découvrir le monde à l'enfant, tandis que la tante a d'abord pour préoccupation de se cultiver – lisant à neuf ans le latin et le grec, haïssant les mathématiques et décidant dès ses treize ans *« que seule l'intéresserait la littérature de toutes les époques et de toutes les langues »*, etc., des livres partout… Écrivant aussi des romans… *« livres à succès »*, aujourd'hui *« oubliés ».* (Son plus connu : *Trois femmes convenables*, *« tiré à près de trois cent mille exemplaires »*, qui *« décrit les relations compliquées de femmes qui n'ont pas trouvé le bonheur dans le mariage, les enfants et le sexe. »* Le livre qui eut son heure de gloire ? *« de scandale »*, précise le narrateur.)

Présentation faite, que découvrons-nous ? sans que l'enfant qui grandit s'en rende compte, tout un monde où s'étale la fortune dans tous les coins, jusque *« dans les coffres d'une banque en Suisse »*, et la liste des tableaux est prodigieuse ; une liste est donnée (p. 407) quand tante Léa accompagnée du jeune Célestin (qui n'a reçu comme cadeau pour ses neuf ans qu'un chien, Gilda, ainsi nommée par l'enfant qui a ce mot : *« mon chien est belle comme l'actrice »* !) a décidé de faire son voyage en Suisse

au cours duquel on découvre, en même temps que l'enfant, beaucoup de choses sur sa mère (voir p. 388 le début de ce récit dans le récit : la mère de Célestin amoureuse de Jérôme de Lamboty, la famille Blitz d'origine juive, mais les grands-parents avaient désiré une éducation catholique pour leurs filles, effaçant *« en quelque sorte notre identité juive »*, dit la tante Léa, etc.). Alors, il faut comprendre tous ces cauchemars successifs qui s'emparent du jeune garçon baignant dans une pareille atmosphère ! (Cauchemar à l'hôtel et à l'Asiatique, p. 394.)
On est pris d'abord par le regard que porte le narrateur sur le monde bancaire, pp. 397 sqq. : une satire de la Banque UBS pp. 401-405 (zoom sur le directeur général qui donne des ordres au responsable de gestion, sur le gardien de la réserve qui donne à des visiteurs plutôt qu'à des clients les consignes à respecter quand ils quittent les lieux…)
Mort de la tante Léa. Un cauchemar agresse Célestin au cours de la nuit suivant l'enterrement (p. 420). On le soigne, pour finir. ;

****Vieillesse*, ou la réclusion forcée des vieux.**
Un fils, *« un paresseux et un naïf »* qui n'a pas su pousser très loin ses études, Félix, afin de faire son voyage tranquillement en Tunisie avec *« sa femme Josette la planquée »*, s'est arrangé pour que son père qui ne l'a *« jamais aimé »* soit placé dans une *« pension pour personnes âgées »*. Très vite, l'on s'aperçoit que les conditions de vie y sont fort contraignantes, imposées par une directrice à la main de fer, M^me^ Lentilly (voir le fameux RÈGLEMENT DE LA SÉNIORIE DES MIMOSAS, p. 493.) Sont notés divers comportements de vieux, notamment à table (l'un fait semblant de lire Kant, c'est un ancien professeur de philosophie…), diverses anicroches surtout : Monsieur Iglis Berenis, parce qu'il a écopé d'une CARTE VERTE, qui équivaut à un avertissement, veut bien passer sa chambre à Monsieur Lambert maintenant *« bien content de bénéficier de la vue sur le jardin et de l'air frais durant la journée en ouvrant [à sa guise] le chambranle de la fenêtre. »* Ainsi va ce petit monde clos… jusqu'à ce que les mauvaises nouvelles arrivent de la Tunisie : le fils est atteint d'une fièvre typhoïde, il en meurt. Sa femme, *« la grosse Josette Verjus »*, incapable de payer les droits de succession, se voit contrainte à adopter un profil bas, elle propose de venir habiter chez notre Lambert qui, préférant son indépendance, lui fait une offre, *« pour elle décevante »* : disposant de l'usufruit, il lui donnera assez d'argent pour qu'elle aille s'installer ailleurs. *Trop tard, il faut penser à tout dans ses affaires !* Tandis qu'elle descend les marches, tandis qu'il sentait *« l'odeur de la transpiration qu'elle n'avait pu camoufler »* (elle avait couru, plus le stress des affaires à traiter…), lui s'apprête à… laissons-le parler : *« … alors grand pécheur devant l'Éternel, misérable beau-père, je la bousculai »*, et, perdant l'équilibre, elle dévale tête la première tout l'escalier… tous détails bons pour le cinéma… Maintenant, la vie tranquille près de son jardin, devant ses fleurs…

> Ce qui en une phrase pourrait être dit ainsi : *Placé par son fils dans une maison de retraite au régime implacable, un monsieur s'en libère suite à la mort de ce dernier.*

****La Maison des hortansias*. À chacun ses hortensias !**
Le couple Bédart : ils se sont rencontrés grâce aux petites annonces matrimoniales. Ils attendent des enfants qui ne viennent pas. Le mari piaffe d'impatience, s'isole, s'éloigne de sa femme, la repousse. Alors elle finit par lui parler d'une adoption. La directrice de l'association « Mes Petits Orphelins » fait une proposition, elle est acceptée à condition que le handicap soit exclu. *« Nous souhaitons un bébé normal, sans plus »*, dit l'épouse, et le mari opine. La carte d'identité est lue (p. 529). Isidore grandit *« en âge et en sagesse »*, il est si sage qu'il ne rit jamais. Une question de caractère, dit un docteur qui conseille cependant une boisson inutile… vite abandonnée parce que l'enfant mouillait la nuit ses draps. Il est maintenant pleinement accepté ! Quelques années plus tard, les parents le laissent seul dans le jardin pour un court moment. Un léger retard : plus d'enfant. Enlevé ? ou quoi ? Ils le retrouvent couché sous les hortensias, avec du sang. À la clinique (contactée par leur docteur Beloy),

il est opéré par le docteur Laurent qui, voyant que l'enfant a été frappé, est tenu d'en avertir la police, ce que Beloy au téléphone tente de faire admettre à la mère. Le bébé va mourir, elle ne tient plus en place, elle veut aller jusqu'à la clinique, qui est loin, pas de voiture, donc elle va à pied. Tandis que lui, la suit péniblement. Une camionnette arrive, celle du boulanger Meulin, qui les emmène. Impossible d'entrer : on opère, le cerveau est à l'air : elle tombe. La trépanation n'a pas tout à fait réussi : Isidore ne parlait plus. Les parents rentrent se résignant à vivre isolés, pas d'enquête de la police, des lettres anonymes les accusent, on en reste là, on les laisse à leur sort…

> Dans la nouvelle de Maupassant *Histoire d'une fille de ferme*, le fermier veut un enfant… et, l'ayant obtenu (on sait comment), il est *« bien content »* à la fin.

******Le Prince et son neveu***, ou comment un héritier découvre peu à peu dans le fief familial certaines créatures maléfiques.**

Le récit commence par des funérailles, et les descriptions sont faites avec force détails (on voit les *« obiits »*, l'aspersoir qui est *« remis dans la cuve de cuivre »*, les *« loculi du caveau »*, etc.). Sont décédés les parents de Monsieur Thadée, duc et duchesse de San Vincenzo, et l'on en ignore la cause ; alors, c'est le frère de la duchesse, le prince Luigi Corsini, qui organise ladite cérémonie, donnant à l'enfant – un fils unique qui vit pour l'instant dans un beau palais et dans l'innocence de son âge – les directives nécessaires à suivre, qu'il suit sans pouvoir tout comprendre. Au dire de la police il s'agirait d'un *« double suicide »*, ce que lui rapporte son oncle, lui faisant perdre ses esprits. Et tout se trouble aussi dans le palais où se passent des événements de plus en plus inexplicables, à tout le moins surprenants : on trouve la gouvernante Cécilia Betaldi étendue au milieu des morceaux de vitres cassées et des gravats, y aurait-il des secousses sismiques ? C'est vrai qu'on en parle de plus en plus ouvertement, le Prince surtout, qui semble bien disposé à annoncer les catastrophes, il prévoit comme par hasard *« des dégâts dans la ville »* – vérification de la maxime de Montherlant : *« Le pire est toujours certain. »*

(*Tant de choses dans la vie lui pesaient sur la poitrine comme un cauchemar*, c'est ce que Balzac écrivait je crois, quand il parlait du Colonel Chabert. Au Prince maintenant pèsent sur la poitrine « comme un cauchemar » tant de choses qui se passent dans sa vie…)

Présence de nombreux ecclésiastiques, qui est à souligner : deux prélats, l'évêque de la province, Monseigneur Ignacio Tartellini, et le chapelain de l'église et du palais, Monseigneur Roberto Plata… et un légat du Pape : le cardinal Achagarra, préfet du Saint-Office, pourquoi lui ? peut-être que le suicide n'en est pas un, ce que suggère le mot qu'il a adressé à la foule. Et tout se met à s'agiter : des hurlements, des gens qui s'enfuient… et le cardinal qui manifestement se comporte en exorciste *« marmonnant des incantations pour chasser les démons »*. Où sommes-nous ? Dans le palais du Prince tout paraissait normal au fils Thaddée. À nouveau, au moment de la consécration du pin et du vin, des phénomènes étranges (grincements, glapissements, envol de chauves-souris…) qui poussent le même cardinal, avec sa *« croix d'or »* dirigée vers les créatures démoniaques, à s'exclamer : *Vade retro*… Tout prend la tournure que l'on devine : le combat contre toutes ces influences démoniaques, qui sont mortifères, c'est la Papauté qui l'entreprend par son envoyé, qui conseille maintenant de terminer au plus vite la célébration. Nouveaux incidents aux alentours du caveau familial, et puis au palais, dont on voit au moment du retour une partie endommagée.

Le Prince propose à Thaddée de l'accueillir chez lui. On s'approche de la province de l'oncle. Arrêt dans une auberge : la lecture d'un livre dû à un mystique allemand (Angelius Silesius) paraît bénéfique au Prince : quelles seraient donc ses blessures ? Et l'on va bientôt entrer dans la Province de l'Océan. Thaddée n'est plus le même, la mort n'est pas loin en effet, Pegazzio, l'un des deux domestiques employés au palais, vit un cauchemar, dont il ne se remet pas, il a blessé le Prince, qui sera soigné, passons… D'autres événements accablants dans la ville de Smolkä, des tremblements de terre toujours…

La chute ?

Pour terminer, c'est le *Journal* de la mère de Monsieur Thaddée qui apprend à ce dernier… TOUT : que si sa mère reste sa mère son oncle est son père – le duc ayant tenu à ce que le silence soit gardé à ce sujet ; quant à sa feuille dactylographiée intitulée *Histoire de ma femme* qui a été retrouvée fort heureusement, elle permet de comprendre la venue de l'exorciste chargé de défendre les gens restés au château, les sujets du duc, quand viendraient les malheurs.
Finalement le Prince qui était parti à cheval sur une piste de sable est frappé par *« une vague haute, surgissant de l'ombre »* et, renversé, il succombe : *« une bête horrible avec la tête d'un aigle et le corps d'un cheval ailé, armé de griffes puissantes, la gueule ouverte »*, l'emporte dans la nuit, tandis que les chevaux qui *« s'étaient enfuis au grand galop en direction du palais »* laissent Thaddée désormais *« seul dans les ténèbres. »*

GRAMMAIRE, VOCABULAIRE, STYLE, TYPOGRAPHIE, etc.

STYLE
Je ramènerai Pitou… p. 27. Discours direct préféré au style indirect libre, tendance « moderne » (donne plus de vie au récit ?). Le disc. dir. est inséré, sans rien qui l'introduise, dans le « récit », là où d'autres comme Zola (qui use beaucoup du style indir. libre) auraient écrit *Je ramènerais…*

Des propositions juxtaposées, parataxe plutôt que syntaxe, ex. : *Elle est bavarde, j'apprécie…* p. 75.

… exprimé sans malaise pour moi, et pour elle avec un grand sourire… p. 95 ; chiasme.

depuis ses fiançailles rompues, p. 287. Le français tend à l'abstraction : « après la prise de la ville » / le latin dit au contraire : *post urbem conditam*, « après la ville prise ». Mais on dira encore : « après le repas pris ». Je goûte votre tour – concret, il exprime davantage… il *actualise* la rupture…

Beaucoup apprécié ce tour pour l'accord, p. 111 : *« Elle était loin, Maria et l'enfant qu'elle attendait. »* Figure de grammaire appelée anacoluthe. (Une virgule après *Maria* ? non ! Tandis que la virgule après « loin » joue pleinement son rôle.
Apprécié aussi -> *Ils montent tous les deux quatre à quatre…* (183)

qui riait, riait, riait (309) : je remarque simplement que la répétition avait cet effet d'insistance aussi en hébr. biblique -> langage oral. Cf.aussi *c'est joli-joli* (324).
Comme en hébreu biblique aussi ce tour : *… l'éclairage… éclaira…*, p. 256. Comme quoi le langage oral se reconnaît !

Apprécié : -> p. 432 : *Son visage était sale, trogne d'ivrogne comme on en voyait dans les gares…* Rapprochement de *sale* et de *trogne*, que sépare (**fortuitement ?**) une virgule.
-> p. 430 : *les jeunes filles court jupées* (430), cf. « court vêtues ». Un néologisme ?

Préférence pour le présent, plus vivant, plus suggestif dans : *sans qu'elle s'en rende compte* (287), au lieu de *sans qu'elle s'en rendît compte*, qu'imposerait la « concordance des temps ». Beaucoup d'autres exemples dans le recueil…

Je note le fameux *« mon chien est belle comme l'actrice »* ! (381). (Je pense à tel problème du genre rencontré en hébr. / accord -> masc. ou fém.)

Apprécié les interventions du narrateur (ex. *« Je n'ai pas eu le temps encore de le décrire. »* P. 557) qui font penser à Maupassant… Importance du regard -> il faut noter…
Descriptions intéressantes, pp. 376, 637 … et tant d'autres.

… vers d'autres destinations et d'autres nourritures, p. 396. Sans doute un zeugma… du goût des latinistes !

Ce que les grammairiens disent des empois suivants :
Considérer avec « comme » ; tendance à employer le verbe sans « comme », cf. *Elle me considérait le responsable* (196) ; *Je me considérais un peu ridicule* (390). / Et *Il me considérait comme un enfant* (603) / *… comme un prisonnier* (456).
C'est que *considérer* sans « comme » est assimilé à *estimer* ou autre verbe marquant un jugement ; ainsi sans doute dans *le médecin vous considère en état de…* (598).

tantôt (556), rég., ou « style » approprié aux domestiques… peut-être…

REMARQUES DIVERSES, ou QUESTIONS
P. 171, p.177 : beaucoup de « avec », et des reprises de « car » ? – P. 570 : *soudain*, puis un peu plus loin *soudainement*.

Après une phrase interro-négative : *Oui, mon oncle…* (p. 41). On pouvait ici s'attendre à : *Si, mon oncle…* ? Je ne sais trop, le « oui » peut se concevoir… Le même *Oui*, p. 114.

ce qu'il se passe, (247 ; *ce qu'il s'est passé* (365, 554, 589) / ailleurs : *ce qui s'était passé* (260), *ce qui se pass*ait (267). Les deux se disent, et l'on entend beaucoup aujourd'hui *ce qu'il se passe* / je préfère personnellement *ce qui se passe*. Et puis, une fois le choix fait, la cohérence…

ouvrir très grande la bouche (249) ; *les bras grands écartés* (426), etc. (548, 588).
Hanse note :

> 1 - *La portière est restée grande ouverte. – Les yeux grands / ou larges ouverts.*
> Tel est l'accord régulier. Mais certains -> *les yeux grand ouverts.*
> 2 – *Il ouvre la porte à glissière, un peu plus grand.* (Comme on dit : *un peu plus haut*.) Adv. ici.
> Généralement -> *Il ouvre (toute) grande la porte / (tout) grands les bras.*

Peut-être m'a-t-il pardonné, et ne sait pas comment l'exprimer ? (325) On pourrait penser à *… et ne sait-il pas… ?*

Des tours qui font encore l'objet de discussion :
taxé de raciste (185). Les grammairiens (puristes ?) -> *taxer qqn de* + nom : de négligence, d'hypocrisie, de racisme, etc. Mais j'ai lu : *On l'a taxé de « philosophe pour classes de terminales »*. / Avec un adj. -> *traiter qqn d'incompétent*.

…. l'indifférait (602 ? 625 ?). Question : *cela m'indiffère* ? ou plutôt (comme certains le conseillent) : « cela m'est indifférent » / « me laisse indifférent » ? Montherlant écrit : *mon corps m'indifférait*.

P. 324 : *« …… c'est joli-joli »…..* Noté ! Et p. 600 : *une jolie gorge qu'ornait…..* Stendhal affectionnait cet adj. (*R. et N.*).

… souhaitant tous mes vœux (342). Votre parti pris est je crois celui du langage courant, non du purisme…

P. 482 : *des robes chic.* Invariabilité de *chic* retenue ici, de façon classique. Cf. Hanse -> Adj. invar. : *une femme chic*. Cependant, dit-il, l'accord en nombre se généralise : *les gens chics* ; *des femmes chics*.
Quant au « Guide pratique » de Grevisse, *Le français correct*, paru en 1973, il soulignait aussi l'invariabilité de *chic* : *« ne changeant pas au pluriel »*, spécifiait-il, mais en note : *« Pour le pluriel de chic, il y a de l'indécision ; on le trouve souvent avec un* s *»*, et l'on cite : *Des gens* CHICS (Proust), *Dans des bals* CHICS (Montherlant)…

On discute aussi sur *tout de suite / de suite*, pour une différence de sens. Et le second terme serait même dit fam. ! Voir pp. 495, 509.

Des constructions affectionnées :
les cordes pendaient détachées… (323)
trois mouettes se poursuivaient détachant… (331)
… scintillaient nombreuses (342)
… se leva pâle (363)
→ Voir ci-dessous la rubrique « virgules » à propos de ces constructions.

Onomatopées, interjections : *un brui de flip-flap*, 277, *hihi, haaa*, 279, *halala*, 280, et., etc. Et vous en créez… je crois. Voir pp. 380, 387, 430, etc. Relevons encore le notable *Voooouuuummm*, p.602.

Relatives :
Plusieurs relatives qui se succèdent, certains en discutent, cf. si je ne me trompe, pp. 376, 390, 622.

PONCTUATION
« Quelqu'un qui ne met pas la ponctuation me donne un dégoût physique, comme s'il avait vomi sur son veston. » (Montherlant, *Tous feux éteints*.)
Le point abréviatif, qui manquerait dans : *(trad. :* Cela sent…, p. 83. À côté de *tél.* avec un point abrév. p. 243.
P. 443, on lirait de même *etc.* avec le point abrév.

Les tirets :
… – pour deux personnes, pensa-t-elle –, … / *La rue Verte*, p. 256 (?).

Virgules :
(C'est Montherlant qui dit quelque part qu'il passerait un trimestre à enseigner le point-virgule. Sauf erreur…)
L'emploi des virg. c'est une question de respiration de la phrase, on la sent de telle ou telle façon… et donc choix personnel…
Dans *La rue Verte* (page perdue) je lis *….. et la voyant , il dit…* / plus loin (p. 404) *….. et, se tournant vers….., il fit…..* La raison ? rythme, rapidité de la phrase => une segmentation différente de celle-ci ?
J. de Romilly, dans ses nouvelles, *Sous des dehors si calmes*, que j'ai lues il y a peu, ponctue en segmentant comme p. 404. Idem p. 408 : *…. et malgré ses richesses, elle vivait simplement…*
Autres exemples :
… et après la première visite, je signai… p. 27 / Certains placeraient une virgule après la conj., et d'autres non. Affaire délicate, toute personnelle, toujours. En effet, écrire p. 315 *un jour, cependant, il reçut…* ne serait-il pas excessivement hacher la phrase ?
Intéressant ce cas (p. 420) : *…. avec la certitude d'être pour toujours, irrécupérable, inatteignable, …..* La 1ère virg., discutable ? ou justifiée…

Voir *Mariage* (p.97 ?) *… l'argent du mois, et…..* Peut-être qu'une virg. s'imposerait ? Mais j'ai perdu de vue le contexte…

N.B. On notera le rôle de la virgule notamment dans ces constructions :
….. quand elles roulaient, silencieuses, puissantes et lourdes….. (p.428)
Comparer avec : *…. Elles m'embrassèrent soulagées….* (p. 427) -> ici une qualité permanente qui leur est attribuée ? En plaçant une virg. devant *soulagées* (alors en apposition) on donnerait à la phrase un autre sens : le participe ainsi employé aurait une valeur explicative (causale ici).

Autres exemples… *certains s'encouraient, paniqués* (570) et *entra rapide …* (557).
[Dans *La rue Verte* --> *et la voyant, il dit… / et, la voyant, il dit…* selon d'autres !]

….. *– pour deux personnes, pensa-t-elle –, ……* p. 256. Peut-être d'autres ex.

P. 377, l. 8, virg. devant *« comme [elle avait refusé le mariage] »* ? mais peut-être est-ce une mauvaise lecture…

P. 397, l. 3, *……., même si dans le garage, stationnait sa Buick……* La 2ndevirg., nécessaire ? ou peut-être joue-t-elle un rôle…

Peut-être d'autres ex. encore…

TYPOGRAPHIE

Guillemets :

Le (**.**) après les guillemets ? voir fin du dialogue p. 28. Un usage propre à tel éditeur ? Usage qui ne semble pas le plus courant. Autres exemples : pp. 97, 109. Sans doute ailleurs…
(Il m'a semblé voir une utilisation des guill. différente p. 126 et p. 133, mais à revoir…)

Cf. aussi pour la typographie ceci : *« …….. »* **?,** *dit-elle.* P. 114. Cf. aussi les 3ères lignes, même p.
Cf. toujours pour la typographie :
« ……. », dit tante Léa, « il est le directeur……. » – …… – « ……. ». (P. 398.)

P. 407, liste des tableaux : des retours à la ligne peut-être discutables ? (Mais selon l'éditeur…)
→ Différents usages, certes, selon la typographie ancienne/moderne… et sans doute les éditeurs. Ainsi, le (**?,**) semble moins courant aujourd'hui, bien que plus rigoureux.

Cf. *La ponctuation. Art et finesse*, de J.-P. COLIGNON, correcteur au journal *Le Monde*.
Et, du même auteur, le *Petit traité des majuscules et des minuscules*, A. Michel, Dicos d'or, 2004, où il est écrit : « Loin de n'être qu'une accumulation de "chinoiseries", de complications superflues, de règles absconses, l'orthotypographie renforce et précise très utilement l'expression écrite de la langue française. »

De même, présentation du dialogue : elle est différente semble-t-il dans les deux cas, p.133.

Typographie -> *« …… », dit Agénor, « ……. ».* P. 327. [Au lieu de : *« ……., dit Agénor, ……. »* Plus courant, ou plus moderne.]

Tirets

Typographie -> *Saint-Michel* (190) : avec tirets ? -> *Val Saint Lambert* sans tirets p.338 / avec tirets p.343. Tirets dans *Laethem-Saint-Martin* (341), dans *collège Saint-Ferdinand* (346). Mais -> *religieuses de Sainte Marthe* (345).
Saint Luc ? (507)
Typographie toujours -> *(……)***.** Le point après la parenthèse, 623,627.
un dépôt titres (481), j'ignore comment on présente cette expression dans la vie sociale.

les tirets, p. 133.
Le symbole ou l'abréviation **(s)**, p. 209 et ailleurs. = Signature ?

Majuscules -> *Van Zeele* (351) / *van Rygom de Luzet* (353).
-> *Tél.* p. 243 : avec majuscule ?
-> p. 186 : *juive*. Minuscule -> religion ; maj. -> peuple.
-> Lire *L'Étrier* ? (195)

Accents :
Perpetua (335) / *Perpétua* (341) / les deux graphies p. 342.
Église et *Evangile* (357). *Evangile* et, ligne suivante, *Évangile* (568). *Ecosse* (596). Cohérence ?
Italiques -> *d'American Air Lines* (358), ou -> d'*American Air Lines*

Noms composés, traits d'union (le casse-tête) :
pp. 564 et 565 : *chapeau haut de forme*, et p. 567 : *chapeaux haut de forme*.
« haut-de-forme », avec tirets pour Lar., mais on hésite(TLF). Généralement (semble-t-il) : *des hauts-de-forme*, comme nom, et si « haut » est adj. : *des chapeaux haut**s** de forme*.
Traits d'union ?
à tire-d'aile (396), ainsi selon Lar. et TLF ; *showrooms* (427) sans trait d'union… Je ne légifère pas !

mini foot (456). Comme *minigolf* : rattaché ?
à Saint Luc (507)

confirmez-la moi (520), ou plutôt *confirmez-la-moi*.

VOCABULAIRE
le dernier à retraiter (576)
Chaussée à quatre bandes… = ou voies de circulation (que je connais mieux) ?/ *Poupée*, p. 196 (?)
Infraction de roulage p. 204. … de transport ? / infraction routière ?
à pas de laine, p.214. Une création ? cf. … de velours.
p. 383, *politiques / politiciens*. On ne fait pas assez, en effet, la distinction…
p.431 : *les esclaffeurs*. Pas vu dans le TLF…
p. 570 : *s'encourir*, s'enfuir ; *retraiter* (576)
p. 565 : les chevaux… et *leur air relevé* : intéressant -> le cavalier fait exécuter des sauts à son cheval qui lève les jambes → air altier.
Il chuta… (332) : verbe considéré comme fam. dans tel dict. !

Begicismes ?
le syllabus (in *Poupée*) : polycopié ?
les portes de l'ambulance, de la Peugeot (184) : portières ?
[l'avant-plan, 293.]
un essuie (314) : essuie-mains, serviette de bains, torchon…
régendat, p. 345
un ravier ? (474)
un calepin de cuir… p. 374, un cartable ?
plus que deux fois(493). Au lieu de *plus de deux fois* qui serait dit ailleurs ?
vingt cents, p. 499.
Je comprenais mon oncle d'avoir demandé… (550), *Je comprenais mon père d'aimer…* (610) :

s'encourir (s'enfuir), p. 570.
[*« Comprendre de… »*… en termes de droit ? ou rég. ?]
Je n'avais jamais entendu que ma mère souffrait… (634) : un latinisme heureux… quand *audire* signifie « entendre dire » (et que l'on nous obligeait à traduire avec cette locution verbale).
prendre leur clique et leur claque, p. 280 : une recherche ? ou belgicisme ? cf. « prendre ses cliques et ses claques » ?
… avec des tapissages… p. 275. Pas trouvé dans un dictionnaire (TLF !).
fardes (cf. fardeau) : cahier de copies, chemise, dossier, cartouche de cigarettes… ?
p. 308/9 : *bull dog* -> anglais : *bull-dog*, français : *bouledogue*. Plusieurs façons d'écrire ce mot, et j'ai rencontré *bouledogue* ailleurs.
Le « cache-poussière » souvent revenu dans ce monde… (impression)
Question : qui est Jules Poujas ? (407).

Corrections à faire sans doute :
arrières, plutôt *arrière* ici, p. 133. *Places*
des bons de commande bidons, p. 205. Cf. « des chèques *bidon* ». Invar, dit Hanse.
je trouve ridicule les apartés, p. 223.
un visage de fille achetée… p. 308. -> *acheté* ?
une longue robe bleue électrique, p. 232 / bleu électrique
p. 399, lire *eût été…*
p. 457 : *À ceux qui…, on va leur administrer…* Certains (les puristes ?) préféreront : *Ceux qui…, on va leur administrer…* ou : *À ceux qui…, on va administrer…* Je ne prends pas parti ! Car il y a l'usage courant…
Ah, le *sans que* ! Cf. *sans que personne (ne) se présentât* (302) ; *sans que personne (ne) le sache* (632). Présence des semi-négatifs…
p. 631 : lire : *nuages gris sombre*
Basil (340, etc.) et *Basile* (363). Coquille !
p. 573 : lire *chauves-souris*
quant à *évènement*, ainsi écrit dans le recueil : selon les « Rectifications orthographiques » je suppose ?

Quelques impressions pour terminer :

« Le pire est toujours certain. » Ces nouvelles sont une belle illustration de cette maxime !
Leur contenu est aussi riche que varié, et *le pire* n'épargne aucun milieu social, qu'il soit aristocratique, grand bourgeois, ou populaire, et diable, avec quelle précision ces milieux sont décrits ! On ne lésine pas sur les détails… que l'on qualifie à juste titre d'*hyperréalistes* quand l'écrivain ne s'interdit pas et a raison de tout *voir*. Vous êtes décidément de ceux qui donnent à « voir »…
Même si certains détails devaient apparaître livrés *à prix fort*, ils renvoient toujours, qu'on le veuille ou non, au *réel*, – à « ce qui est » selon le mot cher à Montherlant. Alors, *ce qui est*, seul un observateur extraordinairement lucide peut s'en saisir et ensuite, de sa plume cruelle, le transcrire dans une écriture *sans flatterie*, qui de surcroît reste d'une élégante subtilité vu la charge.

Trouvera-t-on un peu noir ce regard lucide porté sur la société, cela supposerait que la lucidité devrait avoir ses propres limites !

Dans tous ces milieux c'est l'individu qui est étouffé par une certaine « société » ; chacun mène une existence qui reste constamment menacée par elle ; sur les êtres pèse de tout son poids la solitude non choisie, et il apparaît que dans ce monde-là … on meurt beaucoup, et vite (voir tante Léa, p. 411) : on compte des accidents de toute sorte, de voiture, etc., on meurt d'une crise cardiaque (avec effets du vin ?) suite au geste déplacé d'un convive… on se retrouve vite devant un cadavre ou dans un asile psychiatrique… *on meurt même d'être soigné…* (cf. p. 438).

Loin de vivre une passion, les personnages la fuient, se réfugiant dans une vie biologique… qui n'est même pas stable : des éléments extérieurs finissent par la détruire…

Le mal semble multiforme, et ses manifestations dans toutes les couches sociales sont soudaines. Il est terriblement virulent, particulièrement spectaculaire dans la dernière nouvelle :

> Les chauves-souris, le dallage qui frémit, les grondements sourds, le cri (ou ricanement) d'une hyène, etc. : j'ai pensé au *Horla*… mais pas de dédoublement de la personnalité chez le Prince, le mal il le voit partout. Et il y a la crainte d'une épidémie, il faut les chasse-mouches… il y a des épidémies de diarrhées sanglantes… Les esprits mauvais sont décidément à l'œuvre… les puissances maléfiques vont jusqu'à combattre la Papauté, comment alors se débarrasser de ces puissances démoniaques ? Chasser les mouches, Sartre pas loin… mais les mouches, ici, ce sont les démons…

Il y a bien un crescendo dans l'horreur à la fin du recueil…

Des scènes spectaculaires, certes il y en a beaucoup… telle la chute dans l'escalier (cf. *Vieillesse*) qu'il faut visualiser : scènes tout à fait adaptables au grand écran…

Est « visualisable » en somme tout ce face-à-face qui nous est présenté dans le recueil entre Individus et Société !

Toutes les Nouvelles nous plongent dans le cauchemardesque qui emplit la vie de ces personnages ; tant de choses dans l'existence leur pèsent… « sur la poitrine comme un cauchemar », pour revenir encore au *Colonel Chabert*. Monsieur Thaddée, le jeune héritier qui n'a pas connu ses parents, ainsi que Célestin de Lamboty, qui a été élevé par une tante occupée à tout autre chose qu'à faire découvrir le monde à l'enfant, ont tous les deux, chacun dans son propre domaine, de quoi faire des cauchemars ! Leurs nuits en sont peuplées.

Dans tous les cas on finit par succomber sous le poids des richesses qui tuent la vie…
Une étude détaillée de *Cauchemar*, de ce point de vue, serait à faire…

Pourquoi le mal ?
Que d'éléments intrusifs (le cauchemar en particulier, bien sûr) dans ces vies étriquées ! Il serait aisé de les relever...
Ces intrusions subites que subissent les victimes en proie aux cauchemars, il nous faut les comprendre.
Pourquoi tous ces accidents ? etc. Le surgissement du mal n'est pas expliqué : on montre, on ne démontre pas – comme fait Montherlant dans son théâtre.
Il faut chercher dans le récit, comme on dit aujourd'hui, l'*implicite*.
Pourtant il suggère beaucoup de chose dans ce qui arrive… On voit ce qui ne va pas dans une société gangrenée par l'argent, et tant de maux divers.

S'agissant de l'action, le suspense est bien entretenu. Le récit serait-il ralenti parfois par des descriptions longues ? Ici ou là (je n'ai pas relevé ces rares passages), j'aurais voulu tout de suite

connaître la suite, intervenait alors une description minutieuse… présentée du reste comme nécessaire (j'ai cité plus haut une formule à ce sujet), mais jamais je n'ai regretté qu'eût lieu cette description : je voyais mieux *à qui* arrivait ce qui devait arriver, ou *pourquoi* arrivait ce qui devait arriver.

Apprécié des descriptions comme p. 376, p.637…

Apprécié aussi l'évocation ou la simple mention de ces personnes ou personnalités qui dans le passé se sont illustrées, quelquefois les dictionnaires m'ont permis de mettre quelque chose derrière leur nom. Plusieurs exemples…
C'est leur honnêteté, à n'en pas douter, qui est alors montrée, en contraste, évidemment, avec ce que sont devenus aujourd'hui les gens…

Peut-on dire que ces nouvelles « (se) terminent » bien ?

*Fin heureuse dans *Vieillesse* ? Le vieillard, c'est vrai, retrouve sa tranquillité dans son jardin… mais que sont devenus entre-temps les autres ? le fils parti à l'étranger y meurt d'une maladie assez brutale, meurt plus significativement la bru comme punie par celui qui lui a fait sans ménagement la leçon, et qui a si bien fait de fuir sa maison de retraite… disons de *retraiter* pour de bon, enfin soulagé du retour *« normal »* des choses de la vie.

**Poupée* « termine » bien ? Apparemment, puisque Poupée après ce qu'elle a dit sur son père… se dédit.

> Sujet traité dans quelques livres. Dans *Un homme effacé*, d'Alexandre Postel, on est accusé, pareillement, d'avoir eu des comportements déviants… L'inculpé a beau se savoir innocent, gestes, paroles… tout devient des preuves à charge. Se met alors en marche le même engrenage que dans *Poupée*.

*Une étude de toutes ces « fins de récit » serait à faire…

Les sommets : *Poupée* ? *Les sœurs Moreels* ? *Cauchemar* ?
Difficile à dire, et chacun le dira à sa manière, selon sa sensibilité certes. Toujours est-il que le récit réussit à nous placer, nous lecteurs, dans un univers concentrationnaire, ou presque ! c'est-à-dire dans un univers où l'humain… n'a plus guère sa place, où l'homme est véritablement « emprisonné », captif de forces contre lesquelles il ne peut rien. Un monde devenu totalitaire ? Comme chez Kafka (j'ai un souvenir assez lointain du *Procès*). C'est le monde devenu cruel : qui se soucie du sort du couple Bédart une fois le bébé enlevé, perdu… ? C'est « comme ça », semblent dire la directrice de l'association « Mes Petits Orphelins », comme les médecins, et tout le monde peut-être, à commencer par les voisins… excepté le boulanger Meulin ou plutôt son *commis* qui, au volant de sa camionnette, à la mère du bébé si désemparée fait sans hésiter cette offre : *« Embarquez… Comptez sur moi… »* Des gens simples existeraient encore…

Autre aspect que j'ai remarqué :
Ici ou là, on notera des réflexions émises par le Narrateur, comme : *« L'esclavage par l'ordinateur n'était pas encore né. »* (351), surtout des expressions virulentes touchant par exemple certains milieux soi-disant aristocratiques : *« […] comme on le sait, la truie n'anoblit pas le cochon. »* (353)

Bref :
Un plaisir de lire assuré ici ! En effet, de « voir – dans le moindre détail – comment va le monde, on se régale ! En lisant on voit bien ce qui gangrène une société, mais on n'est jamais catastrophé. En filigrane un certain sourire… plus qu'une ironie grinçante de l'auteur, peut-être…

MICHEL MONNERIE
Juin 2020